ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

42 | 2021

**Le politiquement correct : tabous, normes,
transgressions**

Le concept de « politiquement (in)correct » est-il pertinent dans la Rome républicaine ? Réflexions autour de quelques dénominations de la plèbe

*Is It Relevant to Think about Political Correctness in Ancient Roman Republic?
About a Few Names of the Plebs*

Pedro Duarte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/12111>

DOI : 10.4000/ilcea.12111

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-251-2

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Pedro Duarte, « Le concept de « politiquement (in)correct » est-il pertinent dans la Rome républicaine ? Réflexions autour de quelques dénominations de la plèbe », *ILCEA* [En ligne], 42 | 2021, mis en ligne le 31 janvier 2021, consulté le 01 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/12111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ilcea.12111>

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2021.

© ILCEA

Le concept de « politiquement (in)correct » est-il pertinent dans la Rome républicaine ? Réflexions autour de quelques dénominations de la plèbe

*Is It Relevant to Think about Political Correctness in Ancient Roman Republic?
About a Few Names of the Plebs*

Pedro Duarte

1. Introduction

- ¹ Dans la Rome républicaine, de nombreuses luttes sociales opposèrent patriciens et plébéiens, notamment à l'occasion de revendications de la plèbe pour accéder à une position sociale plus enviable, cependant que les patriciens possédaient originellement toutes les responsabilités et charges et, partant, tous les leviers institutionnels. Au regard de ces luttes, la plèbe constitue le sujet le plus favorable à une réflexion sur la pertinence ou l'impertinence du « politiquement (in)correct » dans la république romaine, sachant que les enjeux de la paix intérieure sont constamment évoqués lors de ces luttes sociales. Le « groupe¹ » que forme la plèbe permettra de s'interroger sur les dénominations qu'elle eut et sur les enjeux « politiquement (in)corrects » qui lui sont attachés. Dans une perspective linguistique, il s'agira de voir quelles appellations mais aussi quels discours permettent d'apprécier des faits associables au « politiquement (in)correct ». Une telle recherche, fondée sur des concepts modernes, implique un recul critique et l'appréciation de la pertinence de ces concepts. Pour proposer un cadre théorique à la notion de « politiquement correct », nous partons de la définition de Gardelle :

D'un point de vue linguistique, les partisans du politiquement correct ont pour point commun de prôner des *réformes du discours et de la langue*, dans le but d'éliminer les termes standards relatifs aux *minorités* lorsqu'ils sont jugés dégradants. Ils visent ainsi à faire évoluer les mentalités, suivant le postulat de la relativité linguistique, selon lequel la langue conditionne la pensée. (2010 : 81 ; souligné par nous)

- 2 Si une telle définition nous semble opérante pour l'analyse de l'aspect linguistique du « politiquement correct », elle appelle plusieurs réflexions pour les mondes anciens : est-il possible de parler de « politiques linguistiques », qui laisseraient envisager des réformes non seulement du discours mais aussi de la langue, selon la distinction benvenistienne ? En outre, la notion même de minorité est difficile à apprécier : nous ne saurions partir d'une conception moderne des « minorités » sans opérer des anachronismes malvenus. S'il existe, en l'espèce, une haute conscience de classe de la part des patriciens², il n'est pas évident que la plèbe possédât une conscience de classe — à supposer qu'elle fût une classe ! Il convient ainsi de croiser les sources d'information pour aborder la réalité sociale, politique et culturelle qu'est la plèbe, sans quoi il est impossible d'apprécier les enjeux linguistiques du « politiquement correct », tant les aspects socio-politique et culturel sont indissociables des considérations linguistiques. Enfin, si Antoine (2002) insiste surtout sur l'aspect lexical d'une approche linguistique du « politiquement correct », il paraît important de s'interroger aussi sur les discours voire métadiscours en lien avec ces dénominations qualifiées de « politiquement correct ». Dans les limites de cet article, il s'agira d'aborder quelques dénominations de la plèbe à la période républicaine, et plus particulièrement le terme *prōlētārius*, pour donner à entendre les principaux enjeux du « politiquement (in)correct » envisageables et la pertinence possible de ce concept moderne dans la Rome républicaine.

2. Prolégomènes

2.1. Présentation des réalités sociales étudiées

- 3 Au sein du corps civique, la distinction originelle entre patriciens et plébéiens évolue historiquement, même si la distinction entre classes supérieures et classes inférieures reste, somme toute, opératoire. Les luttes sociales portées par la plèbe jalonnent l'histoire de la République romaine, avec nombre d'acquis, souvent difficilement obtenus, dont la création du tribunat de la plèbe, la constitution de son droit électoral, la possibilité de briguer certaines magistratures³, ou encore de nouer des alliances familiales avec les patriciens. Nous ne saurions rappeler en quelques lignes des siècles d'histoire sociale mais tâcherons d'appuyer sur certains événements particulièrement essentiels⁴.
- 4 La réforme servienne au VI^e siècle av. J.-C. change substantiellement la constitution du corps social par l'introduction d'une distribution censitaire des groupes civiques : cette réorganisation timocratique ne change pas de prime abord nettement la distribution, mais définit des classes selon les revenus. Or, cette valorisation des revenus ouvre la voie à une ascension sociale fondée sur l'acquisition de biens et de richesses : la polarisation entre deux grands groupes sociaux — les classes supérieures et les classes inférieures — reste ainsi opérante durant la République romaine, avec la nouveauté d'une ouverture par le bas des classes supérieures⁵.

- 5 Ces réformes et acquis accentuent une différence autre, au sein même de la plèbe, entre riches et pauvres. Dès lors, la constitution d'une conscience de classe est toujours remise en question par les déplacements de revendications sociopolitiques propres à telle ou telle frange de la plèbe. En somme, les plus riches des plébéiens tendent à vouloir s'extraire, personnellement, de la plèbe pour parvenir à une condition plus enviable, *a fortiori* une fois le mariage autorisé entre patriciens et plébéiens⁶. Le témoignage de l'épigraphie est également précieux à cet égard : les épitaphes plébéiennes mentionnent plus volontiers le métier du défunt que son appartenance à tel ou tel corps civique⁷.
- 6 Ces données extralinguistiques doivent à l'évidence être considérées en ce que les revendications et aspirations « de la plèbe » déterminent le discours social et politique, et en ce que la cohérence de la plèbe est ébranlée par des aspirations diverses, à la période républicaine du moins⁸. Au fil des siècles effectivement, plus particulièrement entre le v^e et le iii^e siècle av. J.-C., la dislocation interne de la plèbe se traduit par une distinction plus accentuée entre les plébéiens nantis et les autres plébéiens, ce qui contribue à la mise en correspondance entre plèbe et pauvreté⁹.

2.2. Quelques principes méthodologiques

- 7 L'état fragmentaire de notre documentation grève singulièrement l'appréciation de faits linguistiques, particulièrement quand il s'agit d'analyser les discours sur les plébéiens et *a fortiori* par les plébéiens. Ainsi que le signale Flaig (1994 : 22), les plébéiens n'ont que deux espaces publics pour faire entendre leur voix : la rue et l'espace civique des jeux. En outre, une grande partie des textes conservés est composée par des auteurs plutôt favorables au patriciat, dont Tite-Live ou Salluste¹⁰. La nature de notre documentation tend ainsi à majorer la place des patriciens puis des puissants plébéiens (*capita plebis*, « les têtes de la plèbe », Tite-Live, X, 6) et laisse en bonne partie dans l'ombre une frange importante de la société, dont il est difficile mais non impossible d'apprécier la « culture », comme le propose Courrier (2014). Force est de signaler qu'il faut souvent travailler « en creux », même si cette approche est délicate en ce qu'elle se rapproche d'une argumentation *e silentio*. Outre ce premier écueil, se pose également la question de l'interprétation des sources autorisées, tels les écrits de Tite-Live : l'historien padouan est une source importante de notre connaissance de la Rome républicaine, mais il a tendance à écrire sur les réalités sociales anciennes en projetant les réalités de la société romaine qui lui est contemporaine, comme au sujet de l'ordre équestre (Hellegouarc'h, 1972 : 467-468). Ce biais maintes fois observable a une incidence indéniable sur l'emploi des termes. Enfin, pour ne citer qu'un troisième point essentiel dans la méthodologie d'analyse des sources, nous avons une appréciation très parcellaire des différences diamésiques très probables entre latin oral et latin écrit.

2.3. Enjeux linguistiques des dénominations

- 8 Les textes latins témoignent d'une réflexion linguistique sur la correction de l'expression, mais ces réflexions portent bien plutôt sur une correction strictement linguistique ou morale. Ainsi en va-t-il de tel passage d'Aulu-Gelle relativement aux dénominations des « nains » :

Alors Fronton dit à Apollinaris : « Je t'en prie, maître, enseigne-moi si j'ai eu raison de refuser de dire *nanos* des gens de taille excessivement petite et de préférer les appeler *pumiliones*, parce que je me souvenais que ce mot est écrit dans les livres des anciens, tandis que *nanos* était un mot bas et barbare (*sordidum [...] uerbum et barbarum*), je le croyais. » — « Ce mot en vérité, dit Apollinaris, est fréquent dans la langue usuelle de la foule ignorante (*in consuetudine inperiti uulgi frequens*), mais il n'est pas barbare et son origine se trouve, pense-t-on, dans la langue grecque ; en effet les Grecs ont appelé *vávoi* [*nanoi*] des gens de corps court et bas, se dressant peu au-dessus de la terre et ils l'ont dit en appliquant un raisonnement étymologique qui s'accorde avec le sens du terme et, si ma mémoire ne chancelle pas, il est écrit dans une comédie d'Aristophane dont le titre est Ὀλκάδες [*Holkades*] *Les navires marchands*. Mais ce mot aurait reçu de toi le droit de cité romaine ou serait devenu colonie latine, si tu avais daigné t'en servir, et il eût été beaucoup plus facile à approuver que les mots trop peu nobles et trop bas que Labérius a introduits dans l'usage de la langue latine. » (Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIX, 13, 2-3, trad. Y. Julien, C.U.F., 2002)

- 9 Le débat ne porte pas proprement sur l'identification d'une appellation « politiquement correcte » en regard d'une autre qui ne le serait guère, alors que la périphrase descriptive (*parua nimis statura homines*, « gens de taille excessivement petite ») aurait pu inviter à cette réflexion. L'enjeu des débats érudits porte sur une autre forme de correction : une correction linguistique relevant d'une problématique du « bon usage ». Ce passage est illustratif de la plupart des métadiscours latins sur les dénominations et appellations¹¹. Il est effectivement bien plus rare qu'un métadiscours laisse affleurer une problématique assimilable à du « politiquement correct », tel le passage suivant sur le mot *hostis* « ennemi » :

Je remarque en outre que la tristesse de la réalité a été atténuée par la douceur du terme (*lenitate uerbi*), en ceci que fut appelé *hostis*, celui qui à proprement parler (*proprio nomine*) était *perduellus*. On nommait *hostis* en effet chez nos aïeux, celui que maintenant nous nommons *peregrinus*, étranger. [...] Que peut-on ajouter à cette bienveillance (*mansuetudinem*) : appeler celui contre qui on fait la guerre, d'un nom si bénin (*tam molli nomine*) ? Il est vrai que le temps, déjà, a fait ce mot plus dur : il s'est éloigné en effet de *peregrinus*, étranger et s'est attaché à celui qui porte les armes contre nous. (Cicéron, *De officiis*, I, 37, trad. M. Testard, C.U.F., 1974)

- 10 Dans le même traité, Cicéron soutient que tout échange verbal doit prendre en considération l'énonciateur de manière à ne pas le blesser : « En outre, nous devons surtout veiller à manifester et du respect (*uereri*) et de l'affection (*diligere*) à nos interlocuteurs. » (*De officiis*, I, 38) Les paroles participent ainsi du *decorum* (« convenable »), avec les actes et l'attitude du corps. Certes, il faudrait pouvoir certifier que Cicéron envisageait ici largement tous les interlocuteurs possibles. En outre, cette conception est assez propre à Cicéron, qui le reconnaît lui-même, en signalant qu'il fait preuve d'une attitude néo-académicienne. Il signale notamment que les cyniques et les stoïciens ne suivraient pas de semblables préceptes. De fait, la conception de l'*urbanitas* (modération dans les propos) n'est nullement négligeable, même si elle rencontre dans le même temps une autre tradition philosophique importante, à savoir celle du « franc-parler », la *παρρησία* (*parrhēsia*) grecque, convertie en latin notamment sous l'appellation de *libertas* (*loquendi*). La notion était connue des Romains, au moins par le truchement du philosophe Philodème de Gadara qui composa un traité *Sur le franc-parler* (Περὶ παρρησίας, *Peri parrhēσίας*) ; mais avant même l'acculturation de cette notion grecque, la franchise constituait un élément important de la prise de parole publique à Rome.

3. Quelques dénominations des classes inférieures

3.1. Importance des termes dépréciatifs

- 11 Dans le cadre de cette étude, il est bien sûr impossible de traiter de manière extensive l'ensemble des appellations conservées de la plèbe. Il s'agit bien plutôt de rendre compte des principaux enjeux de dénominations, mais également de « nomination¹² ». Il conviendra tout particulièrement de nous attarder sur certains cas de distinction diaphasique, en considérant le choix discursif de la dénomination, voire nomination, selon le locuteur et l'interlocuteur, et selon les conditions d'énonciation. Comme le note Dickey (2013 : 294-295), plusieurs noms collectifs sont rarement usités comme appellatifs : *plebs* est ainsi fort peu utilisé pour s'adresser à la plèbe. Cette distinction entre appellatifs (adresse directe à un interlocuteur) et dénominations (le sujet étant alors délocuté) apparaît ainsi pertinente.
- 12 Il est d'emblée notable que nombre de dénominations de la plèbe, et plus particulièrement encore la partie la plus basse de la plèbe, sont dépréciatifs : « foule » (*multitūdo*¹³, *turba*) ou encore « pauvres » (*pauperes*, *inopes*) et « les plus humbles » (*humillimi*¹⁴) figurent en bonne place parmi ces dénominations, notamment au titre des traits saillants retenus : leur nombre et la question de leurs ressources. Il est avant tout remarquable que ces dénominations deviennent banales et ordinaires : la motivation de la dénomination dépréciative fait déplacer la connotation au niveau de la dénotation. L'orthonyme même *plebs* donne lieu à un diminutif dépréciatif *plēbēcula* ou *plēbīcula*, certes rarement attesté¹⁵. Il est surtout significatif que ce diminutif se trouve dans des textes satiriques ou bien, dans l'œuvre de Cicéron, dans la correspondance et non dans les discours publics, soit dans une situation d'énonciation entre familiers.
- 13 La plèbe est ainsi gratifiée de dénominations peu enviables, qui ne semblent pourtant pas soumises à une controverse voire à une condamnation, notamment au titre de propos « politiquement incorrects ». Cela est d'autant plus notable que, en contrepartie, les patriciens ont pour autres appellatifs que l'orthonyme *patriciī* des dénominations positives et flatteuses, dont *boni* (« les hommes de bien ») et *optimi* (« les meilleurs »)¹⁶. Dans le même ordre d'idées, nous n'avons pas conservé trace d'un diminutif dépréciatif forgé sur *patriciī* ou *patres*.
- 14 Or, la question du nom ne pouvait échapper aux plébéiens puisque les patriciens construisaient notamment leur identité et culture sur leur *gens* (« famille [noble] »), dont l'un des héritages est précisément le nom, mais aussi les appellatifs. Cette question de l'héritage est un trait mis en avant par les plébéiens, dès lors que certains Romains issus de la plèbe sont parvenus à certaines distinctions et ont donc permis la construction d'une identité plébéienne pour partie comparable à celle des patriciens en termes de *nōbilitās* (Jacotot, 2013). Ainsi en va-t-il du discours¹⁷ du plébéien Publius Decius Mus, à l'occasion d'une polémique portant sur l'ouverture de sacerdoces aux plébéiens. Le fils de l'illustre consul plébéien s'adresse alors en particulier aux sénateurs patriciens (« vous ») par opposition à un « nous (plébéiens) » :
- N'avez-vous donc jamais ouï dire que les premiers patriciens ne sont pas tombés du ciel mais qu'ils ont été choisis parmi ceux qui pouvaient donner le nom de leur père, c'est-à-dire parmi des hommes libres. Je peux dès maintenant me dire fils de consul, mon fils pourra se dire petit-fils de consul. Le fait est, Quirites, que nous

finissons toujours par obtenir ce que vous avez commencé par nous refuser.
(Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, X, 8 ; trad. A. Flobert, GF-Flammarion, 1996)

3.2. *Plebs* et *populus*

- 15 Malgré l'importance des dénominations dépréciatives, il faut relever en contrepoint l'émergence d'autres formulations, positives. Le lexème *plebs*¹⁸, orthonyme pour désigner la plèbe, entre ainsi parfois en concurrence avec *populus*¹⁹, plus particulièrement à partir de la période impériale²⁰. Si *populus* désignait originellement la part des citoyens qui se distingue de la classe sénatoriale, comme en garde trace SPQR *Senatus PopulusQue Romanus* (« le sénat et le peuple romain »), et s'il conserve également ce signifié, il peut désigner la plèbe²¹, comme en atteste tel passage du Pseudo-Salluste²² :

La république a toujours été divisée en deux classes (*partes*), je le pense, ainsi qu'en fait foi la tradition de nos pères : les patriciens et les plébéiens. Autrefois, l'autorité suprême était dévolue aux patriciens ; à la plèbe la force du nombre, de loin le plus grand. Aussi y eut-il souvent des sécessions dans l'état : la noblesse ne cessa de perdre de ses privilèges, tandis que les droits du peuple (*ius populi*) s'étendaient. Or, la plèbe (*plebes*) agissait librement parce qu'il n'y avait personne dont le pouvoir fût au-dessus des lois : ce n'étaient ni les richesses, ni l'orgueil, mais la considération et la valeur, qui mettaient le patricien (*nobilis*) au-dessus du plébéien (*ignobilem*). Dans son champ ou à l'armée, le moindre individu (*humillimus quisque*), ne manquant jamais de l'honnête nécessaire, se suffisait à lui-même et suffisait à la patrie. Mais, lorsque, chassés peu à peu de leur patrimoine, les citoyens eurent été réduits par l'oisiveté et la misère à n'avoir plus de demeure assurée, ils commencèrent à compter sur les richesses d'autrui, et à faire de leur liberté et de la chose publique un trafic honteux. Ainsi, peu à peu, le peuple (*populus*), qui était souverain et pouvait commander à toutes les nations, en est venu à se désorganiser ; et, au lieu d'une part dans l'autorité publique, chacun s'est créé sa servitude personnelle. C'est cette multitude (*multitudo*) donc, d'abord infectée de mauvaises mœurs, puis adonnée à une diversité infinie de métiers et de genres de vie, composée d'éléments incohérents, qui est, à mon avis, bien peu propre au gouvernement de l'état. (Pseudo-Salluste, *Lettre à César*, I, 5)

- 16 Ainsi, selon les occurrences, *populus* désigne soit la plèbe, soit l'ensemble du corps civique²³, par opposition alors à *turba* — la foule qui n'est pas un corps politique constitué. Par rapport à l'orthonyme *plebs* auquel pouvait être attachée une connotation péjorative, le terme *populus* a ainsi pu constituer une dénomination en bonne part de la plèbe, sans doute du fait même de l'empan sémantique de ce terme²⁴ et de ses emplois pour désigner tout le corps civique. Néanmoins, même *populus* « plèbe » n'est pas exempt d'occurrences où le contexte confère une caractérisation négative à la plèbe.

La noblesse (*nobilitas*) et le peuple (*populus*) mirent au service de leurs passions, l'une, sa dignité, l'autre sa liberté ; et chacun de tirer à soi, de piller, de voler.
(Salluste, *Guerre de Jugurtha*, XLI, 5 ; trad. A. Ernout, C.U.F., 1947)

- 17 Partant, le mot même est-il entaché du contenu associatif lié à la représentation de la plèbe ? Telle est la question soulevée par Cicéron, *mutatis mutandis*, dans la lettre à Pétus au sujet des mots « obscènes²⁵ » : le contenu négatif est-il dans le mot ou dans la chose ? Surtout, les dénominations de la plèbe, même si elles peuvent être renouvelées par des « chaînes euphémistiques » (Uría Varela, 1997 : 4-32), tendraient ainsi à recevoir les connotations péjoratives associées aux dénominations anciennes, et le

renouvellement des dénominations « politiquement correctes » n'aurait qu'un effet temporaire.

3.3. Un « ordre plébéen » ?

- 18 La plèbe constituait-elle alors un ordre²⁶ ou bien était-ce là l'une de ses revendications ? Il s'agit là d'un débat historiographique persistant : d'aucuns, comme Cohen (1975), pensent que la plèbe constituait un ordre, entendu au sens politique du terme, d'autres, comme Hellegouarc'h (1972), non²⁷. En tout état de cause, nous n'avons aucune occurrence du syntagme *ordo plebeius*. Une telle lexie serait supputable au regard de *tertius ordo* « troisième ordre » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXIII, 29), par distinction avec l'ordre sénatorial (*ordo senatorius*) et l'ordre équestre (*ordo equester*). Le syntagme *ordo pedester* (« ordre pédestre ») laisse quant à lui penser à une locution forgée sur *ordo equester* (et *ordo senatorius* dans une moindre mesure) :

Aussitôt le peuple accourt à la Curie. C'est l'ordre pédestre (*pedestris ordinis*) qui vient à présent, disent-ils, sans attendre son tour (*extra ordinem*), pour s'engager à servir la république soit à Véies, soit partout où l'on voudra le mener ; si c'est à Véies qu'on les mène, ils affirment ne pas en revenir avant la prise de cette ville ennemie. (Tite-Live, V, 7, 6-7)

- 19 L'intérêt du passage livien est de formuler une revendication émanant de la plèbe même, en lien avec la dénomination qui lui serait désormais attachée : la plèbe serait alors à l'origine de la nouvelle dénomination qui lui siérait. À supposer l'authenticité de la revendication et de son expression linguistique — rien n'est moins évident —, il n'en demeure pas moins que cette appellation apparaît comme une construction en regard d'une classe dominante, l'*ordo equester*, et que l'appellation même d'*ordo pedester* n'est par ailleurs pas attestée. Il serait possible de se demander, dès lors, si cette revendication de la plèbe n'avait pas un caractère provocateur, inconcevable du point de vue des patriciens, à dessein de faire progresser la réflexion des puissants sur une meilleure incorporation de la plèbe.
- 20 Des discours adressés à la plèbe mettent volontiers en avant la qualité d'*ordo* revendiquée par la plèbe, mais souvent avec l'absence de prise en charge de l'énoncé par l'énonciateur, comme dans l'expression *ordo uester* « votre ordre », qui peut s'entendre comme « ce que vous appelez "ordre" (mais moi, non) », voire « votre forme d'ordre ». Ainsi en va-t-il dans le discours du tribun Memmius qui fustige les plébéens pour les piquer au vif : « De nombreux hommes qui appartenaient à votre ordre (*uostri ordinis*) ont été tués en prison. » (Salluste, *Jug.*, XXXI, 7).
- 21 La reconnaissance de la plèbe comme *ordo* entendu au sens politique²⁸ semble ainsi difficile, notamment dans l'hypothèse selon laquelle la plèbe aurait voulu obtenir cette reconnaissance par l'émergence d'une appellation singulière, en regard de l'*ordo senatorius/equester*. Il est toutefois possible de trouver une reconnaissance pour ainsi dire indirecte de la plèbe comme un *ordo* dans la formulation d'une unité civique : le concept de philosophie politique qu'est la *concordia ordinum*²⁹ (« la concorde / bonne entente entre les ordres ») est alors souvent signalé³⁰. Ce syntagme serait un indice du statut de la plèbe comme ordre. Le concept de *concordia ordinum* invite à tout le moins à une réflexion sur le consensus des différents groupes (ou ordres) citoyens. Pour Flaig (1994), cela constitue d'ailleurs le fondement de la motivation des actions politiques de la plèbe : cette dernière ne se manifesterait que lorsque les actions de

l'aristocratie mettent à mal le consensus. C'est la transgression des normes sociales qui constituerait le mobile premier d'interventionnisme politique de la plèbe.

- 22 Nous n'aurons pas la prétention de trancher ici le débat historiographique sur l'*ordo plebeius*, mais souhaiterions signaler en quoi la réponse à ce débat laisserait émerger une véritable problématique de « politiquement correct ». Supposons que la plèbe ne constituât pas un ordre : dès lors la dénomination *ordo plebeius* serait une revendication, fondamentalement politique, pour un changement. Il ne s'agit pas, dans ce cas, de changer de dénomination pour supprimer la connotation négative attachée à une appellation ordinaire, mais plus substantiellement de changer de statut tout en obtenant une dénomination nouvelle : ce ne serait pas un enjeu relevant du « politiquement correct », mais un enjeu plus politique encore. Linguistiquement parlant, il s'agirait d'un acte de baptême d'une toute nouvelle dénomination. En revanche, si nous considérons que la plèbe constituait bel et bien un ordre, l'absence de l'appellation *ordo plebeius* et l'existence de formules contournées pour laisser entendre que la plèbe est elle aussi un *ordo* peut soulever un enjeu de « politiquement correct » : un discours plébéen revendique alors l'appellation d'*ordo plebeius*. Linguistiquement parlant, se trouve là une problématique de nomination. Il serait certes possible que ces revendications ne nous soient pas parvenues directement en raison d'une forme de censure opérée par les auteurs favorables au patriciat et qui récuseraient cet usage. Toutefois, si l'importance des sources favorables au patriciat est incontestable, ces textes ne sont pas les seuls documents existants et nous pourrions attendre quelque occurrence du syntagme *ordo plebeius*, notamment dans le discours des *populâres* — ces politiques favorables au peuple.
- 23 Surtout, la conscience politique des enjeux de reconnaissance d'un *ordo* est avant tout fondée sur les actes politiques. La conscience historique des acquis peut d'ailleurs réapparaître à l'occasion de nouvelles crises politiques comme lors du débat sur l'intégration des Gaulois de la Gaule chevelue dans le sénat romain. L'empereur Claude avance alors un argument historique à la fin de son discours en faveur de l'intégration de nouveaux sénateurs :
- Pères conscrits, tout ce que nous considérons maintenant comme parfaitement antique fut nouveau en son temps : des magistrats plébéiens après les magistrats patriciens, des magistrats latins après les plébéiens, des magistrats issus des autres nations italiennes après les latins. Elle vieillira également, cette mesure, et ce qu'aujourd'hui nous justifions par des précédents comptera parmi les précédents. (Tacite, *Annales*, XI, 24, 7).
- 24 La question politique des dénominations, voire des nominations, est moins bien documentée : cela ne signifie pas pour autant l'absence de conscience de cet enjeu pour ainsi dire politico-linguistique. Nous n'avons pas conservé de témoignages de polémiques liées au « politiquement correct », comparables à ce que nous connaissons de nos jours, notamment qu'il s'agisse de partisans ou d'opposants à de telles formulations nouvelles, les premiers défendant l'interventionnisme linguistique au titre de considérations sociales, cependant que les seconds y perçoivent une interdiction voire une censure linguistique. Toutefois, la notion même d'interventionnisme linguistique est peu probante dans l'Antiquité gréco-romaine (Dubuisson, 1982), ce qui peut expliquer l'absence d'un tel discours.

4. *Prōlētārius*

4.1. Premières attestations

- 25 Il convient désormais de s'attarder sur les termes qui désignent la frange inférieure de la plèbe, notamment à partir de la division entre plébéiens propriétaires contribuables (*adsidui*) et plébéiens non propriétaires (*prōlētārii*), cette dernière distinction s'inscrivant traditionnellement dans la réforme servienne (VI^e s. av. J.-C., voir Knopf, 2018 : 50) :

<Il [Servius Tullius] constitua> dix-huit <centuries>, formées des citoyens les plus riches. Ensuite, il sépara de l'ensemble du peuple (*populi*) la masse des cavaliers ; il répartit le reste des citoyens en cinq classes et distingua les plus âgés des plus jeunes ; il les subdivisa de manière que les votations dépendissent non de la multitude, mais des riches propriétaires ; bref, il prit soin, d'après le principe qu'il faut toujours respecter en politique, que le plus grand nombre ne disposât pas de la plus grande puissance. [Description des premières classes]. Quant au reste beaucoup plus considérable de la foule (*reliquaque multo maior multitudo*), formant quatre-vingt-seize centuries, elle ne devait ni être privée du droit de vote, pour qu'elle ne sentît pas le mépris (*ne superbum esset*), ni avoir une force exagérée, pour qu'elle ne constituât pas un danger (*ne esset periculosum*). Dans cette organisation, Servius choisit avec soin même les termes et les noms à employer (*in quo etiam uerbis ac nominibus ipsis fuit diligens*) : il appela les riches *assidui* (contribuables), d'après l'acte de payer l'impôt en as. Ceux qui possédaient moins de mille cinq cents as, ou qui n'avaient comme cens que leur propre personne, il les nomma « prolétaires », pour faire comprendre qu'on attendait d'eux qu'ils fussent pour ainsi dire « prolifiques », en donnant des enfants à la cité (*ut ex iis quasi proles, id est quasi progenies ciuitatis, expectari uideretur*). (Cicéron, *De republica*, II, 22, 39-40 ; trad. E. Bréguet, C.U.F., 1991)

- 26 Le baptême linguistique est ainsi lié au roi Servius Tullius, qui aurait consacré des appellations au moment de sa réforme du corps civique. La motivation des appellations est essentielle et semble répondre à la fois à une motivation fonctionnelle (dire comment telle classe civique participe à la société) et politique de paix sociale (valoriser les uns et les autres). Selon Richard (1978b), la réforme servienne entendait réunir les citoyens dans un corps social et politique, sachant que le fonds « autochtone » de la Rome archaïque s'inscrivait plutôt dans l'agriculture et l'élevage. Les activités « urbaines », souvent d'origine étrusque, soulevaient ainsi un problème d'intégration : pauvres mais aussi commerçants étaient alors retenus sous l'appellation de *prōlētārius*. La motivation de l'appellation en ressort d'autant plus importante.
- 27 Après la réforme servienne, *prōlētārius* est attesté dans la loi des XII Tables, traditionnellement datée de 451-450 av. J.-C., plutôt sous la forme du syntagme *prōlētārius ciuis* selon l'établissement du texte le plus autorisé (Richard, 1978b : 438, n. 1). Dans la première table consacrée aux procès est enregistrée la différence entre *adsidui* et *prōlētārii*. Il est alors dit du *prōlētārius* dans les principales familles de manuscrits³¹ :

(1) *Proletario cui quis uolet uindex esto*

Pour un prolétaire, que le défende qui le voudra bien.

(2) *Proletario iam ciui qui quis uolet uindex esto*

Maintenant, pour un citoyen prolétaire, que le défende qui le voudra bien.

Deux établissements modernes du texte proposent :

(3) *Proletario <iam ciui> quis uolet uindex esto* (Schoell, 1866)

Maintenant, pour un citoyen prolétaire, que le défende qui le voudra bien.

(4) *Proletario ciui quis uolet uindex esto* (Mommsen, 1887)

Pour un citoyen prolétaire, que le défende qui le voudra bien.

- 28 En l'espèce, si la loi des XII Tables est souvent présentée comme le résultat d'une *aequatio iuris* (« égalité de droits ») négociée entre patriciens et plébéiens³², la mention des *prōlētārii* laisse percevoir ici un certain désintérêt pour leur sort.

4.2. Motivation du terme

- 29 En revenant sur la motivation du terme *prōlētārius*, force est de souligner le caractère inhabituel de la morphologie lexicale. Le terme a ainsi nourri diverses hypothèses :
- Pour Ernout et Meillet (*DELL*, s.v. *alō*), il s'agit d'un dérivé de *prōlēs* avec une suffixation par mécoupeure sur le modèle de *sōlītārius* (*sōlīt-ārius* réinterprété en *sōlī-tārius*, avec réanalyse d'un suffixe en *-tārius*). Un argument supplémentaire en faveur de cette analyse serait que *prōlētārius* suivrait ainsi le modèle des noms de métier en *-ārius*, particulièrement important dans la constitution de l'identité sociale de la plèbe (Courrier, 2014 : 292). Cependant, *prōlētārius* n'est pas proprement un nom de métier.
 - Pour Bréal, *prōlētārius* provient d'un « ancien mot *proletum*, qui désignait la population en général » (1902 : 603). Or, il propose en l'espèce une base de dérivation *ad hoc*, *proletum* n'étant nullement attesté dans la littérature latine.
 - Pour Pagliaro (1967), le mot provient d'une métathèse d'un dérivé de *prōtēlum* « suite » (**prōtēlārius* > *prōlētārius*). Le sens étymologique de *prōlētārius* serait alors « migrant ». Cette formation, qui résout certes le problème de la suffixation, n'est pas satisfaisante d'un point de vue sémantique, puisque le sens étymologique proposé est mal assuré au regard du sens premier de *prōtēlum*.
 - Pour Pisani (1950), le mot provient de **prō-d^hēt-* > **prō-dēt-ārius* > *prōlētārius* (avec « l sabin »). L'intérêt de cette hypothèse réside dans le parallèle avec la réforme solonienne : le latin *prōlētārius* serait proche du grec **d^hēt-s* > θής [*thēs*], « ouvrier » ; « thète » (citoyen de la quatrième et dernière classe dans la réforme solonienne³³). Ce parallèle paraît intéressant quand nous pensons à l'influence des lois grecques sur le droit romain.
- 30 En définitive, le signifié étymologique reste incertain et discuté. Il paraît cependant important de retenir l'étymologie synchronique : dans la continuité de Cicéron (I^{er} s. av. J.-C.), Festus (I^{er} s. apr. J.-C.), Aulu-Gelle (II^e s. apr. J.-C.) ou encore Augustin (IV^e-V^e s. apr. J.-C.)³⁴ rapprochent *prōlētārius* de *prōlēs*, terme archaïque et d'usage poétique pour désigner la descendance³⁵.

Alors par hasard nous aperçûmes Julius Paulus, le poète le plus savant de notre temps, qui passait. Nous le saluons, et comme nous lui avons demandé de nous renseigner sur le sens et l'étymologie de ce mot [*sc. proletarius*] : « Ceux qui dans la plèbe romaine, dit-il, étaient les plus démunis et les plus pauvres et ne déposaient pas plus de mille cinq cents livres de bronze pour le cens, ont été appelés *proletarii* : mais ceux qui étaient recensés pour n'avoir pas du tout de bronze ou vraiment peu, on les appelait *capite censi* (« recensés personnellement ») [...]. Mais puisque les biens et la fortune de la maison paraissaient servir de garantie et de gage auprès de l'État et constituaient une assurance d'amour de la patrie et un moyen de le prouver, ni les *proletarii* ni les *capite censi* n'étaient inscrits comme soldats, si ce n'est dans l'alerte la plus grande, parce qu'ils n'avaient de bien de famille que faible

ou nul. Les prolétaires cependant avaient un rang quelque peu plus honorable que les *capite censi* et en réalité et en nom (*et re et nomine*) : en effet aussi bien aux temps les plus durs de la République, quand on manquait de jeunesse à mobiliser, ils étaient recrutés pour l'armée en cas d'alerte extrême et les armes leur étaient fournies aux frais de l'État et on les a nommés non du recensement par tête mais d'un nom plus heureux (*prosperiore uocabulo*), en raison de leur fonction et de leur devoir de donner jour à une descendance (*proles*), parce que comme leur bien de famille modeste ne leur permettait pas d'aider la république, ils peuplaient cependant la cité par leur faculté de mettre au monde une descendance (*quod [...] subolis tamen gignendae copia ciuitatem frequentarent*) [...]. (Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVI, 10, 9-13 ; trad. Y. Julien, C.U.F., 2002)

- 31 Dès lors, la forgerie même du mot a été l'objet de discussions concernant les conditions d'emploi de ce terme : dans les *Nuits attiques*, le très cultivé poète Julius Paulus décèle dans *prōlētārius* une formulation que nous pourrions qualifier de « politiquement correcte », puisque le terme est considéré comme une dénomination plus favorable (*prosperiore nomine*). Cependant, certains auteurs modernes, à l'instar de von Ungern-Sternberg (2002), récusent cette analyse en avançant qu'une première dénomination historique ne saurait être « politiquement correcte », mais qu'une appellation « politiquement correcte » serait forcément seconde : il s'agirait en l'espèce de la périphrase descriptive *capite censi*. Gargola (1989) considère d'ailleurs que *prōlētārii* et *capite censi* ne renvoient pas à deux sous-groupes parmi les citoyens romains les plus pauvres (Eder, 2005), mais que cette distinction est une erreur d'appréciation d'Aulu-Gelle ou de sa source, en raison de la technicité de ces dénominations peu usitées. Les deux appellations se succéderaient en fait.
- 32 Une telle argumentation semble toutefois irrecevable et entachée d'un présupposé infondé au moins sur la conception de l'acte de nomination :
- Avec l'emploi ancien de *hostis* comme dénomination bienveillante des ennemis, Cicéron atteste que des dénominations historiquement premières peuvent être forgées avec des considérations « politiquement correctes » ou plus particulièrement « diplomatiquement correctes », si nous pouvons le formuler ainsi.
 - Voir dans *capite censi* une formulation « politiquement correcte » est discutable : certes, il s'agit d'une périphrase descriptive, et cette matrice morphosyntaxique est fréquemment observée dans la constitution de formulations « politiquement correctes ». Cependant, au regard de ce qu'est la réforme servienne, à savoir une révolution où le citoyen n'est plus considéré individuellement, mais selon ses ressources³⁶, la dénomination *capite censi* « recensés *personnellement* » renvoie plutôt à l'état antérieur de la constitution du corps civique.
 - Enfin, on ne saurait négliger la possibilité d'une autre hypothèse, à savoir une chaîne euphémistique : l'appellation technique *prōlētārius*, « politiquement correcte », perdrait son aspect « politiquement correct » et serait remplacée par une nouvelle appellation, « politiquement correcte » elle aussi. Le phénomène linguistique des chaînes euphémistiques est banal, et une dénomination potentiellement polémique comme celle des citoyens de la dernière classe a pu être exposée à cette forme de renouvellement lexical. Cependant, nous devons émettre quelque réserve sur cette dernière hypothèse puisque la dénomination *capite censi* est constamment attestée à partir de la fin de la République romaine. Or, les chaînes euphémistiques tendent à être associées à des renouvellements lexicaux plus fréquents. En outre, cela suppose une perte de la valeur positive de *prōlētārius*. À notre sens, il ne faudrait pourtant pas faire du terme *prōlētārius* un terme nécessairement connoté de manière négative, voire une injure, comme le propose Dubreuil (2013) : dans les

faits, aucune occurrence de *prōlētārius* comme injure ne nous est parvenue. Quant au passage de Plaute qui présente la locution *proletario sermone* « un parler prolétaire », « un parler de pauvres », le contexte d'énonciation de ce syntagme — qui est un *unicum* — mérite d'être rappelé : la formule se rencontre dans un texte comique, dont la puissance comique repose pour partie sur des traits caricaturaux.

PÉRIPECTOMÈNE. — Tu arrêtes avec ces propos vieux jeu ?

Tu parles comme les pauvres quand ils sont invités (*Proletario sermone nunc quidem, hospes, utere*)

Ils s'installent dans la salle du banquet et quand les plats arrivent ils disent

« Il ne fallait pas, toutes ces dépenses pour nous

Tu as fait des folies, il y en a pour dix »

Ils vous reprochent ce que vous avez acheté pour eux mais dévorent tout

(Plaute, *Miles gloriosus*, 751-756 ; trad. F. Dupont ; 2019)

- 33 En outre, la rareté d'emploi du terme *prōlētārius*³⁷ n'est pas un argument en faveur de son caractère polémique : le terme *classicus* « de la première classe » est aussi peu attesté que *prōlētārius* et se trouve enregistré par des érudits pour la valeur documentaire de la mention, suivant le courant « antiquaire » : Varron, *De lingua Latina*, V, 16 et VI, 19, et Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VI, 13, 3. Il s'agit donc plutôt de termes techniques, peu usités dans le *sermo quotidianus* (« parler ordinaire »).
- 34 Cette appellation technique ne fait donc pas florès en dehors de son contexte d'énonciation privilégié et il est loisible de s'interroger avec Bréal (1902) sur la compréhension que les Anciens avaient déjà de ce lexique technique et peu usité. Même si le terme est attesté dans un texte de loi, dont la force illocutoire est normalement reconnue³⁸, il n'a pas prévalu pour la dénomination des « prolétaires ». Il paraît ainsi plus fondé d'envisager que le terme *prōlētārius* était un terme technique dont la motivation a pu certes répondre à une forme de « politiquement correct », pour valoriser une partie de la société plutôt dépréciée. Le travail sur la dénomination n'aura cependant pas substantiellement changé la situation, puisque le technicisme *prōlētārius* est visiblement rapidement tombé dans l'oubli vu les discussions d'érudits dès le II^e siècle apr. J.-C. À ce compte, *prōlētārius* constituerait un mot de la « langue de chêne » (puis « langue de bois ») : comme le rappelle Antoine (2002), l'expression « langue de chêne » naît en Russie pour désigner un « style administratif pesant qu'affectionnait la bureaucratie tsariste ». *Mutatis mutandis*, le lexique technique des classes sociales dans la Rome républicaine a pu participer d'un tel travail d'élaboration linguistique. En tout cas, il n'existe aucun discours critique sur l'appellatif *prōlētārius* comme « langue de bois » ou « politiquement correct », pour reprendre les concepts modernes : nul témoignage hostile n'avance là quelque interdiction langagière, voire une atteinte au franc-parler (*libertas*), avec la disparition souhaitée de certaines appellations polémiques au profit d'autres qui seraient plus consensuelles et en premier lieu bien accueillies par les personnes ainsi désignées et dénommées.
- 35 À supposer donc que la dénomination fût « politiquement correcte » à sa création, sa faiblesse d'emploi finit par effacer toute considération possible de ce type. Il n'en demeure pas moins notable que les historiens ne l'emploient pas là où il pourrait être attendu, notamment dans la description de la réforme servienne³⁹. Quand Salluste évoque le fait que Marius ait, le premier, recruté des prolétaires dans les légions, l'historien n'utilise pas le terme *prōlētārius* mais la locution *capite censi* (*Jug.*, 86, 2). Le terme *prōlētārius* est tout aussi absent des discours des *populāres*, fait encore plus remarquable.

5. Conclusion

36 Dans la Rome républicaine, un discours plébéien ou favorable aux plébéiens (notamment par les *populāres*) aux échos « politiquement correct » a pu émerger pour enlever de ses oripeaux les dénominations insultantes envers la plèbe. Néanmoins, ce discours a du mal à faire surface dans les textes qui nous sont parvenus, pour quatre raisons essentiellement :

- en raison de la nature des textes transmis (aspect fragmenté et engagement politique des auteurs plus souvent en faveur du patriciat) ;
- en raison de la nature même du discours politique des plébéiens, qui tend plutôt à une meilleure reconnaissance par des actes politiques. Si une réflexion sur les enjeux politiques de la nomination affleure, cet aspect des actions politiques semble moins développé ou en tout cas moins attesté ;
- en raison d'une politisation complexe des plébéiens : la cohésion de la plèbe a souffert de l'émergence d'intérêts personnels de la part des plébéiens qui ont acquis quelque fortune et qui souhaitent s'extraire de cette origine sociale ;
- en raison de la rareté des commentaires métadiscursifs (ou métaénonciatifs) sur les termes qui nous intéressent. Lorsqu'ils existent, les commentaires portent plus volontiers sur la correction linguistique, sur le « bon usage ».

37 En somme, les revendications sociopolitiques que les textes laissent percevoir de la part de la plèbe restent insuffisamment documentées pour comprendre l'enjeu précis des dénominations, pour autant qu'il pût y avoir la volonté affichée de voir une ou des dénomination(s) « politiquement correcte(s) » primer. Assurément, l'enjeu est avant tout politique : celui d'une reconnaissance à égalité dans le corps civique pour venir constituer un *ordo* (un « ordre »). Que cette revendication s'accompagnât d'une réflexion sur les dénominations est perceptible à défaut d'être suffisamment documenté, mais quand la société républicaine romaine reste fondamentalement inégalitaire, il y a lieu de s'interroger sur la place possible d'un discours « politiquement correct » : le mépris affiché par une partie de l'aristocratie romaine à l'endroit de la plèbe, et plus particulièrement de la plèbe qui ne possède pas de richesses, constitue un trait récurrent dans les discours conservés et n'est guère modéré voire neutralisé que dans les limites pragmatiques des conditions d'un maintien de la paix sociale. Le discours « politiquement correct » constitue ainsi bien plutôt en l'espèce un acte de flatterie, une concession pour résorber un risque factieux, souvent redouté par l'aristocratie romaine. À cet égard, est-il légitime de parler de « politiquement correct » quand cette concession est circonscrite et nullement orientée vers une évolution de la reconnaissance d'une part de la communauté civique dans l'ensemble du corps civique ? La réponse n'est pas évidente en ce que la notion de *concordia ordinum* correspond à une réponse politique de premier ordre dans l'Antiquité gréco-romaine, sans qu'il faille considérer la *concordia* comme un discours hypocrite et opportuniste, tant s'en faut.

BIBLIOGRAPHIE

- ALFÖLDY Géza (1991), *Histoire sociale de Rome*, Paris : Picard.
- ANTOINE Gérald (2002), « De la “langue de bois” au “politiquement correct” », É. Bordas & C. Rannoux (dir.), *Clichés et clichages : mélanges offerts à Anne-Marie Perrin-Naffakh*, Poitiers : La Licorne, 121-132, disponible en ligne sur <<https://academiesciencesmoralesetpolitiques.fr/wp-content/uploads/2018/08/languedebois.pdf>> (17 décembre 2020).
- BRÉAL Michel (1902), « Sur la langue de la loi des XII Tables », *Le Journal des savants*, novembre, 599-608.
- CHANTRAINE Pierre (1999), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque [DELG] [1968-1980]*, Paris : Klincksieck.
- COHEN Benjamin (1975), « La notion d'ordo dans la Rome antique », *Bulletin de l'Association G. Budé*, 2, 259-282.
- COURRIER Cyril (2014), *La plèbe de Rome et sa culture (fin du II^e siècle av. J.-C. – fin du I^{er} siècle apr. J.-C.)*, Rome : École française de Rome.
- DICKEY Eleanor (2013), *Latin Forms of Address: From Plautus to Apuleius [2002]*, Oxford : Oxford University Press.
- DUBREUIL Philippe (2013), *Le marché aux injures à Rome. Injures et insultes dans la littérature latine*, Paris : L'Harmattan.
- DUBUISSON Michel (1982), « Y a-t-il une politique linguistique romaine ? », *Ktèma*, 7, 187-210.
- DUCOS Michèle (1978), *L'influence grecque sur la loi des douze tables [1975]*, Paris : PUF.
- EDER Walter (2005), « The Political Significance of the Codification of Law in Archaic Societies: An Unconventional Hypothesis », K. A. Raafaub (dir.), *Social Struggles in Archaic Rome. New Perspectives on the Conflict of the Orders [1986]*, Malden : Blackwell Publishing, 239-267.
- ERNOUT Alfred & MEILLET Antoine (2001), *Dictionnaire étymologique de la langue latine [DELL] [1931]*, Paris : Klincksieck.
- FLAIG Egon (1994), « Repenser le politique dans la République romaine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 105, 13-25.
- FOUCAULT Michel (2016), *Discours et vérité*, précédé de *La parrhēsia*, Paris : Vrin [cycle de conférences de 1982-1983].
- GARDELLE Laure (2010), « Du sexe au genre : euphémisme et politiquement correct », D. Jamet & M. Jobert (dir.), *Empreintes de l'euphémisme : tours et détours*, Paris : L'Harmattan, 81-92.
- GARGOLA Daniel J. (1989), « Aulus Gellius and the Property Qualifications of the *Proletarii* and the *Capite Censi* », *Classical Philology*, 84(3), 231-234.
- HELLEGOUARCH Joseph (1972), *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris : Les Belles Lettres.
- JACOTOT Mathieu (2013), *Question d'honneur : les notions d'honos, honestum et honestas dans la République romaine antique*, Rome : École française de Rome.

KNOPF Fabian (2018), *Die Partizipationsmotive der plebs urbana im spätrepublikanischen Rom*, Berlin / Münster : LIT.

MOMMSEN Theodor (1887), *Römisches Staatsrecht, Dritter Band* (3^e éd.), Leipzig : S. Hirzel.

MOURITSEN Henrik (2001), *Plebs and Politics in the Late Roman Republic*, Cambridge : Cambridge University Press.

NICOLET Claude (1988), *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine* [1976], Paris : Gallimard.

PAGLIARO Antonino (1967), « *Proletarius* », *Helikon*, 7, 395-401.

PÉREZ Antoine (2016), *La société romaine* [2002], Paris : Ellipses poche.

PISANI Vittore (1950), *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico*, Turin : Rosenberg & Sellier.

RICHARD Jean-Claude (1978a), *Les origines de la plèbe romaine : essai sur la formation du dualisme patricio-plébéien*, Rome : École française de Rome.

RICHARD Jean-Claude (1978b) : « *Proletarius* : quelques remarques sur l'organisation servienne », *L'Antiquité classique*, 47(2), 438-447.

SCHOELL Rudolf (1866), *Legis duodecim Tabularum reliquiae*, Leipzig : Teubner.

SIBLOT Paul (2001), « De la dénomination à la nomination », *Cahiers de praxématique*, 36, 189-214.

UNGERN-STERNBERG Jürgen VON (2002), « *Proletarius* — eine wortgeschichtliche Studie », *Museum Helveticum*, 59(2), 97-100.

URÍA VARELA Javier (1997), *Tabú y eufemismo en latín*, Amsterdam : A. M. Hakkert.

UTARD Régine (2004), *Le discours indirect chez les historiens latins : écriture ou oralité ?*, Louvain : Peeters.

VIRLOUVET Catherine (2009), *La plèbe frumentaire dans les témoignages épigraphiques. Essai d'histoire sociale et administrative du peuple de Rome antique*, Rome : École française de Rome.

NOTES

1. L'appellation « groupe » est volontairement large puisqu'elle constitue l'un des enjeux relatifs à l'identité de la plèbe : groupe, classe ou ordre ?
2. Pour en prendre une illustration linguistique, le verbe *ēnūbere* signifie « se marier en dehors de sa classe », « faire une mésalliance » et se trouve surtout employé pour une femme d'origine patricienne qui s'unit à un plébéien.
3. Sur le consulat plébéien, voir Tite-Live, VI, 42.
4. Alföldy (1991). Nous citerons, de manière illustrative, une partie du discours du plébéien Publius Decius Mus (fils d'un consul plébéien) adressé aux patriciens : « Au fond, Quirites, il n'est qu'une vérité : nous parvenons toujours à obtenir ce qui nous a d'abord été refusé. Les patriciens ne cherchent que le combat, sans se soucier de l'issue du combat qu'ils pourront obtenir. » (Tite-Live, X, 8, 11-12). Sauf mention contraire, les traductions sont personnelles.
5. Les relations sociales sont encore plus complexes : à cet égard, les systèmes de clientèle (*clientēla*) et de *sodālītās* (« camaraderie », « association politique ») méritent d'être rappelés.
6. Courrier (2014 : 468-469) reprend les analyses de Hopkins sur l'établissement de rituels par l'aristocratie romaine afin de maintenir un certain contrôle sur l'ensemble du peuple romain. Dans le même temps, nous pouvons considérer ce qu'écrit Mouritsen : « *While there was no formal*

exclusion of the lower classes, the logic of the system naturally favoured people with time, resources, interest and a certain level of integration into the world of politics. » (2001 : 130)

7. Dans les limites de cet article, nous ne pouvons étudier le corpus épigraphique : voir Virlouvét (2009) concernant la plèbe frumentaire dans le Haut-Empire et les témoins épigraphiques qui lui sont relatifs.

8. Pour Flaig (1994), la plèbe présente une plus grande cohérence à la période impériale, ce qui est essentiel dans la construction d'une opinion politique partagée et d'actions collectives.

9. E.g. Plaute, *Poenulus*, 515 : *plebei et pauperes* (hendiadyin : « les pauvres plébéiens »).

10. Des effets de dramatisation sont bien entendu à l'œuvre dans l'écriture des récits historiques, ce qui peut majorer l'impression d'hostilité à l'endroit des plébéiens.

11. Sur les concepts de *dénomination*, *appellation*, mais aussi *nomination*, voir Siblot (2001).

12. Siblot (2001 : 200) : la *nomination* est l'« acte antérieur à l'enregistrement de la dénomination ».

13. Tite-Live, II, 28, 6 : « la foule (*multitudo*), amassée comme pour une réunion publique, soutenait qu'on ne pouvait pas se jouer davantage de la plèbe ». Il faut noter l'emploi de *multitudo* pour qualifier la plèbe en mauvaise part, en regard de *plebs*. Hellegouarc'h (1972) analyse *multitudo* comme une « appellation à caractère polémique ».

14. E.g. Liv., IX, 46.

15. Cicéron, *Att.*, I, 16, 11 ; XVI, 8, 2 ; Horace, *Epist.*, II, 1, 186 ; Perse, IV, 6 ; Suétone, *Vesp.*, 18.

16. Hellegouarc'h (1972) a étudié l'ensemble des termes positifs, notamment en opérant la distinction entre ordre sénatorial et ordre équestre.

17. Ces discours sont des constructions littéraires, dont l'élaboration est complexe et significative (Utard, 2004).

18. Terme sans étymologie assurée, dont la forme est variable (*plebes*, *pleps*), notamment à la période archaïque ; peut-être emprunté : voir DELL s.v. Denys d'Halicarnasse emploie à deux reprises la transcription *πλήβειοι* (*plēbeioi*) pour désigner les plébéiens. Il attribue cette appellation à Romulus (*Antiquités romaines*, II, 8) et établit une correspondance approximative avec le grec *δημοτικοί* (*dēmotikoî*, « populaire », d'où « plébéien »).

19. Terme à l'étymologie incertaine, mais attesté dans divers parlers italiques ; possible emprunt, comme *plebs*. Voir DELL s.v.

20. E.g. Pline l'Ancien, XVIII, 15.

21. Pour une analyse détaillée de ces termes à la période républicaine, voir Knopf (2018).

22. Voir Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, X, 20, 5 : « Quant à *plebes* (la plèbe), Capito, dans la même définition, l'a distinguée de *populus* (le peuple), parce que, dit-il, dans le *populus* toute portion de citoyens et tous les ordres sont compris, alors qu'est appelé *plebes* un ensemble dont les familles patriciennes sont exclues. »

23. Voir Cicéron, *Rep.*, I, 25, 39.

24. Certaines occurrences de *populus* sont d'ailleurs ambiguës : « peuple (romain) » ou « plèbe » ? E.g. Virgile, *Aen.*, I, 148.

25. Cicéron, *Fam.*, IX, 22 (= DCCCXLIII éd. Beaujeu).

26. Selon l'analyse de Cohen (1975 : 282), un *ordo* est « un groupe stable, défini par l'État, de citoyens dont la spécificité collective atteint le niveau d'un statut civique distinct dans la société romaine ».

27. À la suite de Hellegouarc'h (1972), Courrier (2014) propose de réfléchir à la valeur métaphorique de cet emploi de *ordo* appliqué à la plèbe par flatterie.

28. Le lexème *ordo* est polysémique et peut signifier « classe », entendu non pas en tant que distinction politique, mais comme appartenance à un corps de métier.

29. Voir *discordia ordinum*, e.g. Liv., XXIII, 35, 7, ou encore Cicéron, *Pro C. Rabirio*, 27 : « Que dirons-nous des tribuns du Trésor et des hommes de tous les ordres qui prirent alors les armes pour la liberté de tous ? »

30. Voir Cicéron, *Att.*, I, 17, 9 ; I, 18, 3.

31. Ce passage nous est connu par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVI, 10, 5. Famille des manuscrits les plus anciens pour cette partie des *Nuits attiques* : *familia* γ, manuscrits *FOXIGN*. La seconde leçon donnée est assurée par deux manuscrits plus récents de la *familia* δ (QZ). Pour le détail des manuscrits, voir Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, tome I (Paris, C.U.F., 2002), p. XLII-LXV.

32. Voir Liv., III, 31 ; 34 ; 53. Ducos (1978 : 49) : « [...] aux yeux des anciens, les Douze Tables avaient réalisé l'*aequatio iuris* et apparaissaient par conséquent comme une des conquêtes de la plèbe en lutte contre les patriciens. L'exactitude de ce tableau est peu aisée à déterminer. » La loi des XII Tables est alors considérée plutôt comme une réponse pragmatique des puissants pour conserver leur ascendant politique.

33. L'étymologie et la formation en sont discutées : voir *DELG*, s.v.

34. Festus 253 L. ; Aug., *La Cité de Dieu*, III, 17.

35. Cicéron, *De oratore*, III, 153 sur *prōlē*s. L'importance d'avoir des enfants est soulignée par Denys d'Halicarnasse dans la distinction des corps civiques romains (*Antiquités romaines*, II, 8).

36. Voir Liv., I, 42, 5, la réforme servienne est précisément saluée à ce compte : « Il institua effectivement le cens, création très salubre pour l'avenir d'un si grand empire. C'est à partir du cens que la contribution, en temps de guerre et en temps de paix, serait définie, non plus tête par tête — comme précédemment —, mais selon les ressources de chacun. »

37. Seize occurrences jusqu'au II^e siècle apr. J.-C., dont dix dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle.

38. Voir *DELL*, s.v. *lex* ; Ducos (1978 : 69 ; 74-75).

39. Voir Liv., I, 42, 4-43, 11.

RÉSUMÉS

Dans la Rome républicaine, la plèbe occupe une place difficile et entend ainsi revendiquer des progrès substantiels, au moins pour une intégration meilleure dans le corps civique. Ces revendications invitent à une réflexion conjointe sur les enjeux des dénominations attachées à la plèbe et plus particulièrement encore aux franges inférieures de la plèbe, dont les *proletarii*. Force est de signaler la complexité de ce groupe social qu'est la plèbe, ensemble composite et parfois disparate dans son positionnement politique, ce qui rend plus malaisée la constitution d'un discours cohérent de la plèbe. Comment les plébéiens sont-ils dénommés et comment entendent-ils être appelés ? Ces enjeux linguistiques peuvent rencontrer un écho pertinent à travers les concepts modernes de « politiquement (in)correct ».

In the Ancient Roman Republic, the plebs had a difficult position as citizens. Therefore, for several centuries they requested more rights in comparison with the patricians', and even claimed the same rights for many important offices. Such demands should be related to the linguistic issue of naming, for plebeians were mainly dispraised, and the lowest range of the plebeians, the *proletarii*, even more. Though, the plebs as a complex social group were not coherent. Within the frame of modern concepts of "politically (in)correct", how could we appreciate the speeches about plebs and particularly the names of the plebs?

INDEX

Mots-clés : dénomination, franc-parler, plèbe, prolétaire, Rome antique

Keywords : naming, straight talk, plebs, proletarian, Ancient Rome

AUTEUR

PEDRO DUARTE

Aix-Marseille Université, TDMAM – UMR 7297.

Pedro Duarte est maître de conférences en langue et littérature latines à l'université d'Aix-Marseille (TDMAM – UMR 7297). Ses travaux portent sur les enjeux linguistiques de l'écriture encyclopédique et sur le collectionnisme dans la Rome républicaine et du Haut-Empire.

pedro.duarte@univ-amu.fr